

# John Ninet 1815 – 1895: une vision suisse décentrée de l'Égypte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle\*

Anne-Lise Louca\*\*

p. 27-32

## Introduction

Un livre à deux voix, c'est toujours un peu intrigant... Celui que je présente aujourd'hui est dû essentiellement au travail persévérant de mon mari.

La trace de John Ninet, il l'a repérée très tôt, quand il rédigeait sa thèse à Paris autour des années 1950. Fasciné par ce premier contact, il s'est employé à redécouvrir cet exclu de l'histoire avec un enthousiasme qui ne s'est jamais démenti. Il a passé des heures et des heures à recenser des archives! Ses recherches l'ont conduit aux dossiers difficilement accessibles de la Citadelle du Caire, puis à une plongée dans la documentation à Genève – un pur bonheur! Malgré certaines lacunes, la plupart des pistes pouvaient être suivies sans déconvenues et s'élargir vers des capitales européennes (Paris et Londres bien sûr, mais aussi Berne et Lisbonne).

Anouar Louca, qui faisait partie d'une communauté minoritaire en moyenne Égypte, était très sensible aux entreprises de domination et a étudié en détails les réactions de John Ninet devant l'oppression des fellahs, la corvée, l'endettement. Une communauté de vue de plus en plus profonde s'est établie d'un siècle à l'autre.

Cependant, mon mari a été rattrapé par la maladie et n'a pas pu mener à terme son ambitieux projet. A son décès, six chapitres de la biographie étaient terminés. Restaient en suspens la révolution d'Arabi et ses funestes conséquences.

Après bien des hésitations, je me suis déterminée à relever le défi et à reprendre le fil du récit, grâce aux multiples documents approximativement classés. C'était une décision audacieuse: en effet j'ai été formée dans un système scolaire où l'approche de l'histoire était complètement autocentrée. J'ai donc dû oublier mes clichés et me plonger de longs mois dans l'Égypte des vice-rois. Sans compter, au niveau de la rédaction, pour moi qui aime écrire, un équilibre à trouver entre une information rigoureuse et un certain plaisir du style.

\* Communication au colloque: «Visions politiques et culturelles de la Méditerranée à l'heure du printemps arabe», Vila Real de Santo António, Portugal, 27 – 28 juin 2012.

\*\* Psychotérapeute, auteure, membre du Conseil consultatif de la revue *Sémiotique*.

## Enfance et formation

Puisque nous sommes dans une année historique, soit le 300e anniversaire de la naissance de J.-J. Rousseau, je vais d'abord esquisser quelques repères en rapport avec la cité genevoise et le milieu familial du personnage.

John Ninet est donc né à Genève, plus précisément à Saint-Gervais, en 1815, soit un siècle après J.-J. Rousseau. Ce quartier, en dépit de son exigüité, est resté une sorte de laboratoire de la démocratie, un foyer où fermente, dans l'intimité, la recherche d'une justice communautaire. La famille Ninet, représentative de la petite bourgeoisie, est typique de ce microcosme. Le père travaille comme marchand fertier et la mère est issue du milieu horloger.

Néanmoins John connaît très tôt la tension douloureuse entre un idéal de vie exigeant et les déboires de la réalité. Madame Ninet, forte personnalité corsetée dans une austère morale calviniste, ne pardonne pas à son mari le déshonneur de sa faillite commerciale et son emprisonnement. Elle obtient le divorce deux ans après la naissance de son fils, qu'elle tient à élever dans une honnêteté intransigeante. L'enfant grandit donc chez ces artisans de la montre dont l'habileté technique et l'esprit d'indépendance sont devenus légendaires.

Il fréquente le Collège de Calvin, institution qui est restée un lieu de contestation sous l'occupation française, à l'époque. On trouve son nom dans les effectifs, mais on ne sait rien de plus de son adolescence.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à 19 ans il part au Havre pour le compte d'une maison de commerce spécialisée dans l'importation du coton. Le vaste monde s'ouvre à lui, il traverse l'Atlantique pour s'initier à la culture de l'or blanc. Sûrement il éprouvait le besoin d'échapper aux principes rigides de son milieu natal et, qui sait, de renouer avec le goût du risque, hérité du côté paternel.

## Carrière égyptienne

A 24 ans, il répond à l'appel de Méhémet Ali, qui cherche des agronomes. La meilleure qualité de coton sur le marché mondial s'appelle le «Sea Island» et le pacha souhaitait se lancer dans cette production. Il charge donc le jeune homme de cultiver dans le Delta 2000 feddans et le nomme superintendant du dépôt gouvernemental à Mansoura. Ninet continuera, pour son propre compte, ses activités de planteur et de négociant jusqu'à l'occupation britannique en 1882, date à laquelle il sera expulsé. A travers son histoire nous découvrons donc la glorieuse époque de Méhémet Ali, le despote éclairé, puis ses cinq successeurs, jusqu'au bombardement d'Alexandrie. D'où l'intérêt de son témoignage, intérêt de l'étude chronologique, qui embrasse toute une évolution historique de l'Égypte, et surtout originalité du point de vue. Car l'espace observé, c'est l'Égypte agricole, et le regard, celui d'un Européen.

Quand Ninet débarque, il n'a d'autre ambition, au départ, que l'application de ses connaissances techniques afin d'obtenir le meilleur rendement de ses feddans. Or cultiver du coton, c'est vivre le labeur quotidien du paysan dont les conditions n'ont pratiquement pas varié depuis des millénaires: aménagement de la terre et de l'eau,

labeur des hommes... dans ce rythme saisonnier, le jeune agronome s'insère comme s'il y était prédestiné. Il ne tarde pas à repérer, chez ses humbles collaborateurs, des trésors de savoir-faire et d'endurance; sous leur apparente docilité se cache une sagesse ancestrale et un consentement instinctif à la nature, qui leur permet de faire face à toutes les tribulations de l'histoire. Ninet apprend leur langue et tisse avec eux des liens qui s'approfondissent au fil du temps. Il remarque rapidement que l'autorité s'oppose délibérément au transfert du progrès technique. Le fellah est condamné à rester «une machine productive». Cette exploitation devient pour lui un problème inséparable de ses préoccupations d'agronome. Je cite: «Sous Méhémet Ali, je les ai vus, tel le bétail des champs, ni disputant la volonté de leur propriétaire, ni conscients de ce qu'ils souffraient. Seulement ça et là, exilé à la campagne, un employé qui avait reçu une éducation européenne, racontant à une poignée d'auditeurs le secret d'autres pays où la liberté était connue».

Ninet ne fréquente pas les sociétés savantes qui ont été fondées au Caire, suite à l'expédition de Bonaparte et il se méfie des soi-disant experts qui font venir à grands frais des machines inutilisables et qui ne savent même pas différencier un concombre d'un melon! Fort de son indépendance farouche et de son expérience de terrain, il entend se vouer à une action en profondeur: il s'emploie notamment à former des cadres sur place en s'appuyant sur ceux qu'il appelle «les apôtres de la conscientisation», en particulier les anciens élèves des missions scolaires en France, exilés à la campagne. Dans ses visées pédagogiques, inspirées de son illustre compatriote Rousseau, il est entièrement complice de cette alliance originelle entre l'humain et le milieu naturel. Aucun paternalisme, dans son attitude, ce qui le rend vraiment sympathique! Voici ce qu'il écrit en 1866, nullement anesthésié par l'immobilisme ambiant et les difficultés croissantes: «La grande masse de la population croupit dans une affreuse ignorance, elle a besoin de recevoir une impulsion extérieure pour se mettre en mouvement. Une fois l'élan donné et la voie indiquée, on pourra s'en remettre, pour continuer l'œuvre, aux populations elles-mêmes; la propriété matérielle ne tardera pas à développer en elles les qualités et les aptitudes qu'exige la pratique de la liberté». Quelle lucidité dans cette définition de «l'assistance technique» telle qu'elle a été envisagée puis affirmée au cours du XX<sup>e</sup> siècle!

Malheureusement les circonstances internationales et les vice-rois qui ont succédé à Méhémet Ali n'ont pas favorisé l'action du fellah suisse:

- Tout d'abord ce qu'on a appelé le «boom» du coton qui se déclenche sous le règne de Saïd pacha. Pendant la guerre de Sécession aux États-Unis (1861 – 1865) les filatures européennes, privées soudain du coton américain, cherchent à s'alimenter ailleurs, et par excellence aux bords du Nil. Tout est sacrifié à cette production forcée et anormale. Les économistes et les historiens occidentaux, s'appuyant sur des statistiques éloquentes, ont généralement perçu cette transformation comme un phénomène de développement spectaculaire. On connaît mieux aujourd'hui les effets désastreux de la monoculture sur les ressources alimentaires, la qualité des terrains, voire le tissu social. John Ninet, qui regarde de l'intérieur, n'est pas dupe; sans employer évidemment le terme d'écologie, il suit de près cette évolution dans l'agronomie, les problèmes d'irrigation et l'altération progressive de la fibre cotonnière. Dans un article de la «Revue des deux mondes», dix ans après le «boom» du coton, il dénonce le

déclassement de toutes les variétés et incrimine un régime économique insupportable pour l'agriculture.

- Un autre événement d'importance, qui n'a pas contribué à améliorer le sort des plus pauvres, c'est le percement du canal de Suez. Il n'est pas question que je reprenne ici toute cette histoire. Je signalerai simplement que les concessions ont été signées par Saïd pacha, et dans la troisième, datée de 1856, la Compagnie obtient le droit d'utiliser 20 000 à 30 000 hommes tous les mois, sous forme de corvée. Le travail des fellahs revenait bien sûr meilleur marché que l'emploi des machines. Et les terres restaient délaissées...

J'en viens à présent aux problèmes économiques de l'Égypte, qui ont conduit à la révolution d'Arabi. C'est avec Abbas pacha, qui a succédé à Méhémet Ali et à son fils Ibrahim, que les emprunts commencent, mais le déficit du Trésor s'est considérablement aggravé sous Saïd, puis Ismaïl. Saïd a donc signé plusieurs concessions à la Compagnie du Canal, au nom de son amitié pour Ferdinand de Lesseps. Il a cédé d'immenses terrains et accepté d'imposer à ses sujets la corvée. Pour acheter sa part d'actions sur le capital de la Compagnie, il est poussé à un premier emprunt. Son successeur Ismaïl va profiter du précédent et poursuivre sur cette pente. Il souhaite abolir la corvée et obtenir la rétrocession de certains domaines. Le litige est soumis à Napoléon III, qui va favoriser évidemment les puissances européennes. Les indemnités à payer sont chiffrées à des millions et de cette transaction découle l'asservissement financier de l'Égypte. Autour d'Ismaïl, qui sera déposé pour ses dépenses inconsidérées en 1879, finances et politique s'enchevêtrent et resserrent leur étau. Les extravagances du khédivé ainsi que les exactions des créanciers achèvent d'hypothéquer, non seulement les ressources du pays, mais son indépendance.

Face à la dégradation croissante de la vie quotidienne, Ninet va déployer son action dans deux directions:

- Il s'improvise correspondant de presse pour plaider la cause du fellah, victime d'un khédivé insatiable, en connivence avec les financiers européens. Il trouve dans «Le Siècle», le grand quotidien républicain français, une tribune de choix. Par prudence, ses lettres ne sont pas signées.

- Parallèlement il rejoint l'opposition clandestine qui fermente à l'ombre des sociétés secrètes. En 1879, dans une banlieue du Caire, il rencontre un groupe de dignitaires, Arabi lui-même et quelques officiers. L'armée est le milieu qui va peu à peu catalyser les revendications. En effet, les faveurs gouvernementales s'adressaient aux Turcs et aux Circassiens et souvent les soldes n'étaient pas payées. De ce régime arbitraire, installé depuis des siècles selon la tradition des Mamelouks, les Égyptiens ne voulaient plus. Dans toutes les couches de la population, le mécontentement s'amplifiait.

Ninet rejoint donc ces groupes qui se concertent sur un programme d'action. Il leur explique les rouages institutionnels d'une république et propose chaque fois une formulation démocratique à leurs revendications.

Quelques mois plus tard paraît, en dépit d'une censure draconienne, le «Manifeste du Parti national égyptien» en version française. Inutile d'en chercher le texte arabe, qui n'existe pas. Une examen stylistique du document permet de l'attribuer à John Ninet.

Ce manifeste proclame la libération de l'esclavage.

Il revendique une instruction progressive adaptée aux mœurs et aux occupations des habitants.

Il répudie l'immixtion étrangère, qui a largement contribué à la ruine du pays, et entend récupérer ses droits.

Suivent un éventail de propositions concrètes, pour sortir de l'imbroglia financier et un appel vibrant à la collaboration des puissances impliquées, représentatives du monde libre.

On peut s'étonner de la modération de ces exigences, qui ne remettent en cause ni la dette, ni la dynastie des khédives. Arabi avait pourtant l'armée derrière lui, mais certainement il était patient et prêt aux compromis.

Après ce manifeste suit une période houleuse. L'important ministre Nubar est congédié, Ismaïl abdique, les puissances mettent à sa place son fils Tewfik et un essai parlementaire est tenté. Mais dans un contexte d'hostilité et de suspicion croissantes, n'importe quel événement peut être interprété négativement et augmenter les tensions. Finalement le système s'emballe et la crise devient alors incontrôlable. C'est ce qui arriva le 11 juillet 1882, au matin, quand la flotte anglaise ouvrit le feu contre les forts maritimes dominant le port d'Alexandrie. Ce bombardement a mis fin à l'existence de l'État égyptien, théoriquement toujours sous un vassal du sultan, et administré depuis cinq mois par un gouvernement national.

## Conclusion

Pour terminer, je voudrais simplement souligner l'originalité et la complexité de mon personnage.

John Ninet est un homme solidement enraciné dans ses principes mais aussi étonnamment adaptable.

Ses informations, aussi bien dans son domaine qu'en politique sont multiples et précises. «Mes nouvelles sont correctes», affirme-t-il avec assurance, «parce que je suis informé comme un indigène par des indigènes». Grâce à son activité de journaliste, il a enfin donné une existence à des millions d'exclus.

Après le bombardement, il n'a pas hésité une minute à accompagner Arabi et ses troupes dans le Delta. Le seul Européen à être là. «Pourquoi me cacherais-je», écrit-il. «Ma conscience ne me reproche rien. J'ai accepté les conséquences de mes sympathies et de mes opinions. D'ailleurs un Suisse ne tourne jamais le dos à l'ennemi...».

On ne peut qu'admirer la fermeté d'âme et le courage physique qui animaient cet homme de plus de soixante ans. Pour ma part, ce qui me touche surtout, dans ce milieu livré à la cupidité et à la corruption, c'est son désintéressement sans faille.

Grâce à des circonstances très improbables, j'ai été amenée à le connaître et à l'aimer. Je suis contente d'avoir pu finalement lui rendre une part de sa notoriété et honorée de partager ici cette expérience.

## Références bibliographiques

Louca, Anouar e Louca, Anne-Lise (2010), *John Ninet (1815 - 1895), Un disciple de Rousseau au pays des fellahs*. Ed. Slatkine.